



BÉATRICE
COURTOT

LA
PROMESSE
DE L'OASIS

ROMAN


CHARLESTON

BÉATRICE COURTOT

LA PROMESSE DE L'OASIS

Paris, 2018.

Alors que son grand-père est à l'hôpital suite à un arrêt cardiaque, Nour s'interroge : les mystérieuses calligraphies arabes qu'il a reçues seraient-elles à l'origine de son malaise ? Que signifie ce dessin d'hirondelle qui revient comme une signature ?

Son Papé ne lui a jamais parlé de sa jeunesse en Algérie, ce pays où il est né et qu'il a dû quitter du jour au lendemain pour rejoindre la France où tout lui était étranger. Nour ne connaît rien du souffle chaud du sirocco, de la beauté du désert et de ses oasis. Comme si un voile avait été posé sur ce passé encore douloureux.

Peut-être est-ce enfin l'occasion pour elle de partir à la découverte de secrets de famille enfouis...

Au même moment, en Algérie, une mystérieuse femme envoie inlassablement des lettres calligraphiées en France, espérant chaque jour une réponse...

Une bouleversante saga familiale, traversée par le brûlant soleil méditerranéen et l'ombre de la guerre d'Algérie.

ISBN : 978-2-36812-529-8



9 782368 125298

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : © Getty Images / Arthur Elgort



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Une écriture qui me transporte et des mots bien choisis qui subliment l'histoire, les paysages et les descriptions avec toujours une petite touche gourmande. »

Alexia, de @share_livres

« J'ai passé un très bon moment de lecture. C'est un roman contemporain et historique intéressant qui apporte une vision complète sur ce pan de l'histoire. »

Marie, de @leslecturesdeknut

« L'intrigue principale et le mystère qui plane tout au long du récit m'ont tenue en haleine. La fin est exceptionnelle et révèle clairement l'intensité du roman. »

Anne-Sophie, de @escaleenborddepage

« Un livre écrit avec le cœur, aussi intime qu'émouvant. Un magnifique hymne à l'amour, à la fraternité et à la paix. Et surtout un bel hommage à l'Algérie, beauté orientale, terre de soleil et de doux souvenirs mélancoliques. »

Aurélie, de @aurelivres57

« Ce roman a été pour moi un beau voyage odoriférant au pays de l'oasis. »

Cédrina, de @simplementced

« Un roman passionnant, instructif et poignant. À lire absolument ! »

Hélène, de @lespetiteslecturesdhelene

« C'est avec une écriture pleine de sensibilité et très réaliste que Béatrice Courtot parvient à dépeindre l'ambiance de l'époque avec justesse. »

Jennyfer, de @books_owl

« Indéniablement, l'autrice possède une belle plume et rend vivant son récit grâce à de belles descriptions hautement visuelles. »

Jessica, de @the.eden.of.books

« *La Promesse de l'oasis* est un beau roman historique, qui se centre sur un pan de l'histoire rarement abordé en littérature : la guerre d'Algérie. En s'intéressant à la perspective des uns comme des autres, l'autrice nous offre différents points de vue sur ce conflit, ce qui m'a beaucoup plu. »

Lise, de @douceur_de_lire

« L'autrice nous entraîne dans un récit à double temporalité et à deux voix au cœur de l'histoire de l'Algérie. Un voyage sensoriel en compagnie de personnages émouvants et authentiques. Si vous aimez l'histoire, le voyage et les secrets de famille, ce livre est fait pour vous ! »

Louise, de @livres.et.compagnie

« Un drame familial ancré dans un drame historique ! Je garderai de ce livre les paysages décrits et une folle envie de visiter l'Algérie. »

Marie-Anne, de @maddysbook

« Dynamique et pétillant. J'ai trouvé la plume très belle et j'ai aimé l'intrigue de fin. »

Amélie, de @le_nez_dans_les_bouquins

« J'ai vraiment beaucoup aimé l'ambiance qui se dégageait de ce roman, la découverte de ce pays et de sa culture. »

Alexandra, de @chromopixel

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston, rendez-vous sur la page www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston

LA PROMESSE
DE L'OASIS

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-529-8

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Béatrice Courtot

LA PROMESSE
DE L'OASIS

Roman



À Manou

Pour toi qui m'as écrit ces lignes il y a quelques années...

L'histoire du pays où je suis née, l'Algérie, est une histoire à la fois longuement partagée et conflictuelle. N'y a-t-il pas quelque illusion à vouloir parler d'un pays étranger qui est mon pays natal, risquant en effet, en projetant en lui mes souvenirs, les images enfouies dans ma mémoire, de reconstruire, en quelque sorte un autre pays ?

J'ai fait confiance à ce message lointain qui me rappelle cette appartenance algérienne profondément ancrée en moi.

Il était nécessaire de me confronter à ce sentiment contradictoire qui veut que l'on adore et l'on déteste à la fois ce qui vous a tout donné et tout repris. Ici, le pire doit être noyé avec le temps. Il ne faut se souvenir que du meilleur. Il me plaît de te faire partager la senteur de l'air, la douceur du ciel, la lumière du pays que je n'ai plus revu.

J'ai donc décidé de suivre le rêve des poètes pour murmurer comme eux ce qui monte à mon cœur, à contrecourant des orages, des tragédies de l'Histoire, pour que les voix de l'exil ne soient plus nostalgiques mais la quête de l'espoir contre les désillusions.

Cette histoire est en partie la tienne.

*Le bonheur est une petite chose que l'on grignote,
assis par terre, au soleil.*

Jean Giraudoux

PROLOGUE

*ici l'ombre sourd de derrière
les espaces d'yeux
vent d'acacia
et lointaines senteurs
au silence
de la brûlure même
du bêlement de brebis brunes*

Abderrahmane Djelfaoui, *À la hune de nos mémoires*

LE CALAME TAILLÉ EN POINTE effleure la feuille de papier cornée. Trempé dans l'encre brune, il saisit le galbe d'une lettre avant de finir en un trait fin. Tout à coup, la main s'arrête, suspend le temps. L'air est figé comme alourdi par le parfum entêtant de l'encens. Seul le cliquetis métallique de l'horloge accrochée au mur vient troubler le silence. Puis la main reprend avec frénésie sa danse sur le papier. Parfois langoureuse, parfois saccadée. Elle s'attarde sur les courbes du dessin tout en précision et en finesse. Le papier granuleux absorbe l'encre qui s'écoule dans ses aspérités, tel un rituel d'anoblissement. D'un geste rond, le calame continue de dessiner des arabesques dans une harmonie régulière. On distingue des lettres surmontées de points, des doubles voyelles tanwîn. Assise par terre, dos à la porte d'entrée, une silhouette de femme s'applique à calligraphier. Elle

tient dans le creux de sa main gauche un petit encrier d'argent dans lequel elle trempe régulièrement la pointe du roseau avec dextérité. Le tissu de son voile bruisse avec les va-et-vient de la main aux veines saillantes. On dirait les nervures d'une feuille. D'un geste hostile, elle chasse une mouche de son visage et manque de renverser l'encrier. La femme murmure rageusement, mais par chance la feuille de papier est restée intacte, sans éclaboussure. Dans la pièce exigüe, le soleil perce par endroits, se fraie un chemin entre les fissures de la porte d'entrée. Des fleurs séchées trônent sur de modestes étagères, emprisonnées dans leur cercueil de verre ou de carton. Seules des étiquettes légèrement jaunies témoignent de leur vie passée. L'endroit fait penser à un sanctuaire rempli d'offrandes. À côté des paniers en osier, des cônes de poudres moulues ressemblent à des dunes de sable multicolores. Bleu céruléum. Oxyde vert foncé. Rouge cadmium...

La femme met enfin un point final à sa calligraphie. Elle pose délicatement le couvercle sur l'encrier et manipule les perles d'ambre de son collier à prières en chantonnant une sorte de litanie. La page blanche est devenue parole. Elle a réussi à transformer le néant en divin.

Soudain, un bruit dans le lointain attire son attention. La femme tend son visage vers l'extérieur. La lumière aride l'éblouit. Dans la vallée désertique, la chaleur sèche brûle les yeux même les plus noirs. De manière instinctive, elle plisse les siens, qu'elle a soulignés de khôl.

— *Ahlan wa Sahlan*, bienvenue !

Au loin, un frêle âne mené par un homme enturbanné tente de se frayer un chemin parmi le troupeau de chèvres du village. Certaines montent sur les branches des arbres dégarnis, leur bêlement s'évanouissant dans l'écho du vent. Le sable, la terre tourbillonnent entre leurs pattes, s'accrochant à leurs toisons sales. Derrière eux, les feuilles des palmiers se balancent aux branches dans l'attente d'une pluie qui ne veut pas venir. La pauvre bête manque de dérapier en heurtant une pierre de son sabot et soulève une épaisse poussière aveuglante.

Elle transporte une carriole boiteuse remplie de pots de terre desquels dépassent de jeunes pousses verdoyantes. L'homme et l'âne ont dû marcher longtemps dans la rocaïlle, entre le lit desséché d'un oued et les dunes bordant le désert, à en croire leurs épaules et échine voûtées.

La femme pose alors la calligraphie à peine sèche sur un livre aux lettres enluminées, puis sort. Dehors, l'air est sec et poussiéreux comme si le sable avait capturé la chaleur d'un feu. Elle rabat son voile sur ses cheveux rougis par le henné et vient à leur rencontre, le sable crissant sous ses pieds. L'homme aux membres chétifs la salue. Autour de lui, les enfants du village se pressent tel un essaim d'abeilles. Tandis qu'il leur sourit, elle remarque qu'il a les dents abîmées et jaunies par le tabac. La peau de son visage, brunie par le soleil, est parcheminée comme celle d'un vieillard.

— C'est l'homme serpent ! entend-elle derrière son dos.

Quelques jours auparavant, Tahar a réussi à capturer une couleuvre près de la pépinière. Devant l'enthousiasme des enfants, il a imité la posture du charmeur à l'aide d'un long bâton. Le serpent qui était enroulé a alors ondulé puis élargi son cou tel un cobra, prêt à la riposte. Depuis, Tahar est adulé par les enfants du village. Il leur a également appris à distinguer les espèces inoffensives des venimeuses. La vipère à cornes du Sahara. Le cobra de Biskra. Des noms dignes de légendes de sorciers.

— Sshhh... Au travail ! *Yala !*

La femme tape dans ses mains pleines de taches d'encre. Aussitôt, les enfants se rassemblent autour d'elle sans bruit. L'heure n'est plus au divertissement. Elle leur indique l'endroit où planter les arbrisseaux, puis plonge ses mains dans la terre sèche. Tandis qu'elle creuse de petits puits dans le sol sablonneux, Tahar dispose les plants en quinconce en dodelinant de la tête. Quelques minutes plus tard, tous les villageois se sont agglutinés autour d'eux. Les plus téméraires ont entrepris d'arroser les jeunes pousses. D'autres, assis en tailleur, se contentent de les

observer en crachant des noyaux de dattes. Le sable, aussi brûlant que des braises incandescentes, semble boire. Les femmes aussi mettent du cœur à l'ouvrage. Sur leurs fronts, les tatouages bleus brillent comme des scarabées. Elles chantent, poussent des youyous victorieux. Leurs voiles dessinent un patchwork de couleurs sur le sable clair du désert.

— C'est bien ce que ce vous faites, *ya Khalti*.

Tahar baisse la tête sur le bas de sa gandoura en signe de respect. La femme ne dit rien mais elle est émue. Ne voulant pas trahir la moindre faiblesse, elle s'en va cacher ses yeux humides vers le local en chantonnant une sorte de litanie comme une incantation mystérieuse. Elle referme la porte derrière elle et s'avance vers la table où elle a posé la calligraphie. L'air est suffocant à l'intérieur. Les murs n'arrivent plus à emprisonner la fraîcheur de la nuit. Elle allume le ventilateur dont les hélices ressemblent aux branches tombantes et desséchées des palmiers du village. Elle se sent soudain soulagée quand l'air brassé caresse sa joue. bercée par le vrombissement du vieux ventilateur, elle glisse le livre et la calligraphie dans une grande enveloppe, puis la referme d'un geste tremblant.

Quand elle sort, Tahar est adossé à un mur qui se fissure par endroits, à l'ombre. Il regarde son âne boire avidement près du puits. La bête n'est pas importunée par les mouches qui volettent autour de ses paupières.

— Est-ce que vous pouvez poster ceci à Alger ?

La femme lui tend une liasse de billets. Le bakchich est conséquent. Avant même que Tahar ne lui réponde, elle poursuit :

— C'est très important. Je tiens vraiment à ce que cela soit remis au plus vite.

Tahar se hasarde à jeter un coup d'œil à l'enveloppe. En lettres majuscules, le mot FRANCE apparaît. Il acquiesce et range le paquet dans une sacoche tout effilochée qui est accrochée à la selle de l'âne. Il lui arrive souvent de rendre des petits services à Khalti. Mais cette fois-ci, il a

remarqué une expression inhabituelle dans son regard qui ne cesse de fixer l'enveloppe. Comme si elle ne voulait pas s'en séparer.

— Bon voyage ! Qu'Allah te protège !

En fin de journée, les villageois saluent l'homme et son âne. Les enfants courent derrière eux tandis que le disque doré du soleil éclaire encore les toits des maisons. Leurs rires résonnent dans l'air chaud, mêlés aux cris des hirondelles qui volent bas avant l'arrivée de la pluie. Un peu en retrait de la foule, la femme fait glisser entre ses doigts les perles d'ambre de son collier. Ses yeux noirs scrutent les silhouettes qui s'éloignent vers l'étendue de sable jusqu'au moment où elles ne forment qu'un petit point noir. Au-delà des dunes, l'horizon paraît inaccessible. Soudain, une grosse goutte de pluie éclabousse sa joue. Ou bien est-ce une larme ?

Paris, 2018

JE SORTIS MES CHAUSSONS de mon sac en toile. Entre mes vêtements roulés en boule, je mis enfin la main sur ma brosse à cheveux. Devant le miroir, je domptai cette chevelure bouclée héritée de ma grand-mère, et remarquai les cernes sombres sous mes yeux. Rien d'étonnant après la nuit blanche que j'avais passée. En y repensant, mon estomac se noua. J'attrapai mes guêtres, puis filai au studio. L'endroit offrait un panorama sur des tours d'immeubles. À cette heure tardive, des myriades de petites fenêtres brillaient dans l'obscurité. Je m'étirai, une jambe à la barre. Un geste que je répétais inlassablement depuis que j'avais commencé la danse. Cette fascination pour les muscles des danseurs qui s'étendaient entre agilité et félinité ne m'avait jamais quittée. J'aimais aussi la splendeur de leurs déhanchés, la légèreté de leurs sauts et l'articulation du mouvement. J'allumai l'enceinte sur laquelle je branchai mon portable. Des notes de musique s'en échappèrent, m'incitant à créer des mouvements. Ces gestes, si longtemps répétés, étaient précis. Comme si mon corps avait un langage sans paroles. Mes bras se déployaient, ondulaient, parfois s'immobilisaient. Quand je fixais mon regard vers le lointain, j'avais cette étrange

impression d'être une statue figée dans le temps. Puis la danse reprenait sur le parquet ciré, craquant sous mes pas. Les lumières de Paris scintillaient dans le lointain telles les paillettes de couleur des kaléidoscopes ne cessant de tourner. Soudain, mon pied glissa au sol. Le cuir du chausson avait dû perdre de sa rigidité. Je me dirigeai vers un coin du studio et tapotai le bout de mes pointes dans de la colophane, laissant au sol des traînées de poudre blanche. Transcendée par la musique, je repris mes enchaînements. Je transpirais comme si mon corps pleurait. Cette discipline me demandait tant de rigueur, de persévérance et de précision. Mais cette fois-ci, je ne ressentais pas de douleurs physiques. Juste un immense vide dans mon cœur. La danse était mon échappatoire.

— Mademoiselle ?

Quand j'ouvris les yeux, je m'aperçus qu'il faisait jour. J'étais habillée comme la veille au soir. Mon cache-cœur noir était toujours posé sur la barre, une des manches traînant au sol. Je réprimai alors un frisson, entrepris de le mettre pour me réchauffer et le nouai dans mon dos. Je ne me souvenais de rien sauf d'avoir dansé pour extérioriser mon mal-être. Sans doute m'étais-je endormie d'épuisement. La réalité me rattrapa soudain. Derrière la porte, mes élèves attendaient. Quelques chignons dépassaient de l'entrebâillement. Je remarquai l'air sévère du pianiste qui m'avait réveillée. Il avait le sourcil relevé et ses yeux ne cessaient de me fixer derrière ses petites lunettes rondes, pendant qu'il réglait la hauteur de son siège.

— Lou, Frida, où sont vos jambières ? Vos muscles ne sont pas assez chauds, couvrez-les !

Une horde de petits chignons qui sentaient la laque avait envahi le studio tapissé de miroirs. Sur le parquet flottant, les filles s'échauffaient. Certaines faisaient rouler leurs chevilles de droite à gauche tandis que d'autres répétaient les pas de leur chorégraphie pour le gala. Dans un coin, un trio comparait la cambrure de chaque pied entre deux éclats de rire. Je tapai alors dans mes mains pour attirer l'attention.

— Descendez. Placez-vous, s'il vous plaît. Yaël, mets-toi sur la première ligne.

Tel un chef d'orchestre, je fis signe au pianiste et lui lançai un « Maestro ». Immédiatement, le jeune homme entama un menuet en *ré* mineur. Dans le reflet du miroir, j'observai mes élèves qui enchaînaient en rythme des pliés et des développés. À droite puis à gauche, afin de ne pas déséquilibrer leurs corps. Elles étaient toutes habillées d'une tunique rose dont les fines bretelles se croisaient dans le dos. Certaines avaient la peau sombre, d'autres parsemée de taches de rousseur. On aurait dit un tableau de Degas à la mode du *xxi*^e siècle, représentatif de la diversité. J'en étais fière.

— Un, deux, trois, quatre... Le regard loin devant vous... sept, huit. Vous n'êtes pas de vulgaires poupées de chiffon ! Je veux du tonus et de la légèreté, dis-je en fronçant les sourcils. Il ne nous reste que trois répétitions avant le gala, en comptant le filage. Mettez-vous en diagonale !

Ce matin, j'étais irritable. Sûrement le manque de sommeil. Tandis que mes élèves s'appliquaient à faire des déboulés dans la salle, je tournai la tête et aperçus mon reflet dans le miroir. Mes yeux étaient rougis. J'avais cette désagréable sensation de sable sous les paupières. L'espace d'un instant, j'eus un haut-le-cœur. L'anniversaire de la mort de mes parents était toujours un jour douloureux. Un vendredi 13 pour les superstitieux. C'était comme si une chape de plomb tombait à chaque fois sur mes épaules. Hier, j'avais ressenti des émotions très négatives. Une inquiétude s'était emparée de moi, frôlant même la crise d'angoisse. Moi qui n'étais pas d'un tempérament particulièrement anxieux, j'étais étonnée d'avoir éprouvé une telle détresse. On aurait dit un signe de mauvais présage. Je chassai immédiatement cette idée de ma tête et montrai à mes élèves les pas du dernier exercice avant les étirements finaux.

Dans le vestiaire, les filles ne tardèrent pas à troquer leurs pointes contre des baskets et leurs tenues de

danseuses contre des sweats à capuche. Elles me saluèrent, des airs de rap s'échappant de leurs écouteurs. Quand elles furent enfin toutes parties, je tirai le verrou et soupirai de soulagement, les yeux fermés. Je n'avais qu'une envie : ne plus ressentir cette douleur lancinante qui oppressait ma cage thoracique tel un étai.

En arrivant en bas de l'immeuble de mon grand-père, je remarquai que la boutique de chaussures d'à côté avait troqué ses bottines d'hiver contre des sandales colorées. À l'intérieur, une petite fille blonde essayait des escarpins bien trop grands pour elle et se regardait dans le miroir. Sa mère, une magnifique femme à la taille mannequin, éclata de rire, une paire d'espadrilles dorées à la main. Je détournai le regard de peur de perturber ce moment de complicité. Des larmes commençaient à rouler sur mes joues.

J'appuyai plusieurs fois sur la sonnette, mais personne ne me répondit. Quelle heure était-il ? Je sortis mon portable de ma poche, mais le logo de la batterie déchargée clignotait rouge...

Je tapotai le code d'entrée, poussai la porte cochère qui pesait aussi lourd que celle d'une banque, puis fis un signe de main à Fabiola, la concierge. Cette dernière était en train d'astiquer nerveusement les vitres de l'ascenseur.

— Dieu soit loué, Nour ! Nous avons essayé de te joindre depuis ce matin. Mais où étais-tu ? dit-elle en courant vers moi.

Une sensation de panique m'envahit. Elle était si agitée qu'elle ne me laissa pas le temps de lui répondre.

— Ton grand-père a fait un arrêt cardiaque...

Mon pouls claquait dans mes oreilles puis d'horribles acouphènes m'empêchèrent d'entendre tous les propos de Fabiola. Je percevais des bribes de paroles. La tête me tournait.

— Les pompiers l'ont emmené, il y a un peu plus

d'une heure. Ton portable devait être éteint. J'ai appelé Aurel qui était mort d'inquiétude lui aussi. Il était sans nouvelles de toi.

Le temps me parut insupportablement long. J'avais envie de hurler, mais aucun son ne sortait de ma bouche. J'imaginai mon grand-père inconscient, les lumières criardes des gyrophares dansant au-dessus de sa tête. Fabiola se rapprocha de moi et posa une main sur mon bras. Sans savoir pourquoi, je le ressentis comme une agression et me détournai. Aucun geste de tendresse ne venait apaiser mon désarroi. À cet instant, je me sentais seule face à la violence de ses mots. Pourtant, sa voix m'était familière, douce, avec son accent ensoleillé. Une vague de brutalité souleva mon corps. Papé venait vraiment d'avoir un infarctus. Je serrai les poings, mes ongles s'enfoncèrent douloureusement dans mes paumes moites. Hôpital Lariboisière, avait-elle dit. Sans aucune explication, je m'enfuis en courant, laissant la porte grande ouverte derrière moi. J'enfourchai mon scooter et empruntai le couloir de bus pour aller plus vite. Moi qui avais toujours été une conductrice prudente, j'abordai aujourd'hui les virages avec une témérité inhabituelle. Des souvenirs de mon grand-père fusaient dans ma tête, sans chronologie. Il avait peut-être plus de quatre-vingts ans, mais son cœur n'était pas fragile. Pourquoi la vie était-elle si injuste ? Je priais tous les dieux – pourvu qu'ils existent – pour que son cœur se remette à battre.

Je le regardai, allongé sur ce lit étranger. Une odeur aseptisée qui flottait dans l'air assaillit mes narines. L'électrocardiogramme traçait des pics. Je sentis mes jambes fléchir en m'approchant du lit. Papé paraissait maintenant si fragile avec tous ces tubes qui lui sortaient des bras. Je remontai sur lui le drap blanc qui me

faisait étrangement penser à un linceul et embrassai son front doux. Ma gorge était serrée. J'avais mal aux yeux, mal à la bouche. Je n'arrivais toujours pas à pleurer. Lui, semblait apaisé, peut-être absorbé dans les limbes de son passé.

— Papé, murmurai-je d'une voix étouffée, comme un appel à l'aide.

Je posai ma tête contre son épaule en évitant les sondes des cathéters. Sa respiration était calme, contrairement à la mienne. Mon cœur se serra. Il avait conçu tant d'espoirs pour moi. Toutes ces déclarations d'amour à mon grand-père, emprisonnées en moi, que je n'avais pas eu le temps de lui dire. Lui parviendraient-elles un jour ?

Des pensées ne cessaient de défiler tandis que je caressais ses mains inertes. Dire que lorsque j'étais petite, on me prenait pour un miracle, moi l'unique rescapée d'un accident de voiture dans lequel mes parents avaient perdu la vie. La nacelle dans laquelle je me trouvais avait été expulsée par les vitres et l'on m'avait retrouvée à quelques mètres de là, sans une égratignure, gazouillant derrière les barrières de sécurité. Depuis ce jour, mon grand-père m'avait donné le sentiment d'être quelqu'un à part. Il m'avait élevée comme il avait élevé ma mère. Parfois, quand il me regardait, je sentais qu'il la revoyait, elle, petite. Son visage se crispait et se mettait à trembler de façon curieuse, puis Papé partait s'enfermer dans son bureau. Des années plus tard, je compris qu'il se cachait pour pleurer. Il avait toujours voulu faire bonne figure alors qu'il devait être détruit et désespéré. À la disparition prématurée de sa fille et de son gendre s'ajoutait la dépression de sa femme. J'avais toujours en tête l'image de ma grand-mère Mamani, les yeux perdus dans le vide, cloîtrée dans un mutisme permanent. Elle n'était que l'ombre d'elle-même. Je m'étais toujours demandé ce qui l'avait rendue malade comme ça. « La guerre, rien de plus », m'avait répondu un jour ma tante Mimi. Du haut de mes dix ans, je n'avais pas cherché à comprendre. Papé, quant à lui, feignait d'ignorer l'état

maladif de sa femme et réagissait toujours avec grande sagesse.

Ainsi, la vie m'avait épargnée, elle en avait décidé ainsi. Pour compenser la perte de mes parents, Papé ne m'avait jamais rien refusé. « Crois en tes rêves, c'est le meilleur chemin pour qu'ils se réalisent », ne cessait-il de me dire. Il me répétait que j'étais douée, que j'avais le rythme dans la peau. Ainsi, je me sentais invulnérable. Même mes échecs n'arrivaient pas à me mettre à terre. C'était à lui que je devais mon entière réussite. Il me poussait toujours à aller plus loin, à rechausser mes pointes lorsque j'avais les pieds en sang. Il avait endossé le rôle du père que j'aurais voulu avoir. Même à l'adolescence, lorsque je lui avais fait comprendre d'une voix froide, insensible et quelque peu rebelle, que je pouvais voler de mes propres ailes, il avait invoqué le destin. « Quoi qu'il en soit, ma porte sera toujours ouverte. » Quelques années plus tard, lorsque j'eus réussi mon audition pour intégrer la compagnie de danse dont j'avais toujours rêvé, Papé fut la première personne à qui je l'annonçai.

— C'est grâce à toi ! avais-je hurlé de joie en le serrant dans mes bras.

— Non, c'est grâce à ton obstination et à tes efforts. Tu étais libre de ne pas écouter mes conseils ; tu as été ton unique guide.

C'était la première fois que je voyais ses yeux embués d'émotion. La fierté que je lisais dans son regard était ma consécration. Je compris à cet instant à quel point il avait attendu ce moment, lui qui voulait que je sois tout simplement heureuse.

La femme allume un cône d'encens et commence l'*Asr'h*, sa troisième prière de la journée. Les sourates s'élèvent dans l'air jusqu'à atteindre les dunes de sable